

BERNARD GRUÉ

L'ESPOIR MEURT EN DERNIER



**GUERRE ET CAPTIVITÉ EN INDOCHINE
AVEC LA LÉGION ÉTRANGÈRE 1949-1954**

éditions du
ROCHER

LIGNES DE FEU

L'ESPOIR MEURT EN DERNIER

BERNARD GRUÉ

L'ESPOIR MEURT EN DERNIER

Avec la Légion étrangère

Guerre et captivité en Indochine (1949-1954)

Préface de René Cagnat

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sathonay, dans la banlieue lyonnaise, pour prendre part à l'incorporation des jeunes recrues. Il s'agit essentiellement de fils d'agriculteurs : la France est encore à 80 % paysanne. J'assiste à mon premier conseil de révision. Les hommes se présentent nus devant un aréopage civilo-militaire qui les déclare bons pour le service, à moins d'infirmité *visible*. J'appartiens à une nouvelle génération et ce mode d'incorporation, pour aussi égalitaire qu'il veuille s'afficher, me choque sincèrement. J'ai l'impression d'être à la foire aux bestiaux, à moins que ce ne soit au marché aux esclaves. Mais pour la première fois aussi, les appelés passent des tests. Je suis cette expérience avec intérêt, et découvre avec stupeur que près de 20 % d'entre eux sont illettrés ! C'est aussi mon premier contact avec la troupe. Je m'en tire très bien et n'ai aucun problème de discipline. J'en suis très heureux et suis loin de penser qu'il en sera toujours ainsi dans tous mes commandements.

Je profite de mon séjour à Sathonay pour passer mes permis de conduire auto et moto, et pour visiter Lyon où résident les parents de mon ami Henri de Broca. Au cours d'un déplacement, Henri, qui est venu me chercher avec la voiture de ses parents, me passe le volant. Je mets la voiture dans le fossé !... signe évident que je ne suis pas encore un conducteur confirmé. À l'arrivée chez ses parents, Henri déclarera qu'il a fait une fausse manœuvre. Le geste ne manquait pas d'élégance.

À Bourg-Saint-Maurice, avec le 99^e régiment d'infanterie alpine

L'arrivée à Bourg-Saint-Maurice est un enchantement. Le cadre montagneux est magnifique, et nos quartiers, près de

l'Isère, sont propres et accueillants. Je partage ma chambre avec deux camarades de promotion, anciens du Prytanée. Un autre camarade de promotion fait fonction de sergent-fourrier, en charge d'habiller les recrues et de les fournir en nécessaire de couchage. Grâce à lui, nous avons tôt fait de nous débarrasser de nos vêtements et sous-vêtements que nous portions depuis Angers et de nous donner une nouvelle apparence qui correspond mieux à notre grade.

Je suis affecté à une section, auprès d'un adjudant qui comprend très vite qu'il peut me faire confiance. Il est de plus très humain et très compétent. Nous nous entendons parfaitement.

Nos activités sont surtout physiques : entraînement sportif, randonnées en montagne, parcours du combattant, tirs. Je repère vite un lieutenant monté en grade dans les maquis. Il n'est pas à sa place. Je me fais une autre idée de l'officier, et je redoute d'en rencontrer beaucoup d'autres de ce genre dans les régiments de métropole.

Je garde un souvenir inoubliable des dimanches que je passe régulièrement en montagne, soit seul, soit avec mon vieil ami Jean Dupoux qui m'a suivi à Bourg-Saint-Maurice. Nous dépassons les alpages pour aller jusqu'aux névés où nous ne rencontrons personne. Nous faisons quelques escalades sans autre aide que nos mains et nos pieds. Et nous redescendons le soir, brûlés par le soleil, les yeux encore remplis de beauté grandiose et sauvage, pour y retrouver nos camarades qui ont passé leur journée à flâner en quête de bonnes fortunes, ou à tuer le temps dans la seule boîte de la ville.

Un jour, alors que nous redescendions de nos hauteurs ensoleillées, la brume s'est brusquement abattue sur nous et nous a totalement enveloppés. Nous n'y voyions pas à dix mètres. Nous étions dans l'alpage, hors de tous sentiers. Nous

sommes descendus lentement en scrutant le sol à la recherche d'une piste, partant du principe qu'une piste tout comme un ruisseau mène toujours quelque part. Nous avons fini par en trouver une qui semblait descendre. Après l'avoir suivie pendant un quart d'heure, nous avons aperçu une lumière à quelques pas de nous. C'était une fruitière comme il y en a tant en Savoie, où l'on fabrique un authentique gruyère... Nous y avons été reçus par le maître et la maîtresse de céans avec amitié et chaleur. Nous nous sommes réchauffés et restaurés et sommes repartis par la même piste qui nous avait si bien porté chance, en gardant le souvenir de cette hospitalité merveilleuse.

Au camp d'Opme, avec le 92^e régiment d'infanterie

Pour des raisons que j'ignore, vraisemblablement pour nous faire connaître un autre corps de troupe et d'autres hommes, nous quittons, au bout de quelques semaines, notre cher 99 pour de nouvelles garnisons. Je suis affecté au 92^e régiment d'infanterie, au camp d'Opme, près de Clermont-Ferrand, toujours accompagné de Jean Dupoux, dont la famille habite précisément Clermont-Ferrand.

Opme est un camp récemment construit par le général de Lattre de Tassigny. Selon sa méthode, il a d'abord choisi le site, l'a modifié à son goût en rasant une partie de la colline, puis a placé ses bâtiments équipés d'installations sanitaires modernes et d'une piscine. Dans ce cadre, l'entraînement physique et l'instruction militaire sont un vrai plaisir auquel nous ne sommes pas habitués.

Comme en Savoie, je passe mes dimanches à explorer la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Outre l'équitation, il y a les distractions de la ville du Mans, toute proche de notre camp.

Les filles de la bonne société mancelle en quête de maris s'ingénient à organiser rencontres et sauteries avec ces jeunes officiers célibataires en mal de gracieuses compagnies. À chacune son groupe... J'ai la chance de faire partie d'un lot particulièrement sympathique et de rencontrer régulièrement des jeunes filles charmantes dont certaines resteront des amies. L'une d'entre elles, Marie-Odile, la plus belle et la plus racée, deviendra ma femme... six ans plus tard.

Et pendant ce temps les exercices de combat se suivent néanmoins, mais sans soulever notre enthousiasme. Cela fait plus de deux ans que nous jouons au combattant contre un ennemi fictif, tantôt dans le parti bleu, tantôt dans le parti rouge. Cela devient lassant. Il apparaît par ailleurs de plus en plus clairement que *le Mataf* a lui-même été envoyé là pour parfaire sa formation. C'est dire qu'il ne nous est pas d'un grand secours et que nos questions techniques ou philosophiques ont le don de le plonger dans des abîmes de réflexions.

Mais certains exercices ne manquent pas d'inattendu. Ainsi, alors que mon groupe avait été posté en embuscade et chargé de détruire tout blindé « ennemi » qui surgirait, l'un de mes camarades n'hésite pas à tirer une roquette d'exercice sur le chef de char « ennemi » qui vient d'apparaître dans son viseur, debout dans sa tourelle, visiblement occupé à vérifier nos positions et notre camouflage. Bilan : un lieutenant instructeur à l'hôpital, et une bonne engueulade pour mon camarade qui se contentera de déclarer : « J'avais reçu l'ordre de détruire tout char qui surgirait, j'ai tiré ». Déjà l'esprit légionnaire... Je retrouverai ce camarade tout au long de ma carrière. Il deviendra un ami pour la vie.

Stages et voyages d'étude. « Un pont trop loin »...

Mais il y a heureusement quelques stages ou voyages qui viennent rompre la monotonie de notre « entraînement ».

L'un des plus marquants et des plus vivifiants est notre stage de ski à Briançon. Rares sont mes camarades qui savent se tenir sur des skis à l'arrivée. Quinze jours plus tard nous dévalons sans complexe les pentes les plus fortes et faisons de longues randonnées à skis en montagne, après avoir été initiés aux subtilités du fartage et du bon emploi des peaux de phoque. Aucun accident à déclarer, ce qui donne une idée de notre forme physique.

Dans un tout autre genre, notre voyage d'études à Arnhem, sur le Rhin inférieur, au nord de Nimègue, est aussi passionnant. Nous faisons par la route le trajet des colonnes blindées du 30^e corps anglais qui devait faire sa jonction avec la 1^{re} division parachutiste anglaise et la brigade aéroportée polonaise encerclées par plusieurs divisions allemandes près de leur objectif : le pont d'Arnhem. Les blindés n'arriveront pas à temps pour sauver les parachutistes alliés de l'écrasement. C'est la triste histoire de plusieurs fautes tactiques et de l'orgueil déraisonnable du général Montgomery qui avait conçu l'opération « Garden Market » pour arriver à Berlin avant le général Patton.

Trois mois plus tard, la promotion se rend en Normandie sur les plages du débarquement du 6 juin 1944, accompagnée encore par son professeur d'histoire militaire. Avec lui, nous refaisons la percée de Patton au travers des défenses allemandes dans la région de Falaise. Nous nous rendons à Sainte-Mère-Église pour voir les champs sur lesquels avaient sauté les deux divisions de parachutistes américains, la 101^e et la 82^e Airborne. Les

Allemands prévoyants avaient inondé ces terrains et y avaient planté des pieux en grand nombre, hérissés de mines antipersonnel, connus sous le nom d'« asperges de Rommel », dans l'intention d'interdire les lâchers de parachutistes et l'atterrissage des planeurs. Inutile de préciser que les pertes au sol furent importantes mais que la mission des Alliés fut néanmoins remplie.

Sur le chemin du retour, nous nous arrêtons à Granville où pendant quelques jours nous allons nous entraîner au combat antichar à tir réel. Nous utilisons en particulier des canons anti-chars allemands du type Pak 75 ou 88 et des carcasses de chars abandonnés là après le débarquement allié, qui vont nous servir de cibles. J'y trouve un grand intérêt sans me douter que deux ans plus tard ce que je suis en train d'apprendre me permettra de résister pendant cinquante heures aux assauts d'un ennemi réel.

Fin de notre entraînement et « amphi garnisons »... Je choisis la Légion étrangère

Arrive enfin le terme de cette « année » qui devait faire de nous des fantassins et des chefs de section de choc. Reste à choisir nos corps de troupe. Au cours de l'« amphi garnisons » traditionnel, chacun jette son dévolu sur son régiment en fonction de son classement. J'opte pour la Légion étrangère qui répond le mieux à mes attentes et à l'idéal que je me fais de l'armée. J'ai donc choisi l'armée d'Afrique avec enthousiasme, sachant qu'elle est toujours en première ligne et pour fuir cette France qui n'en finit pas de régler ses comptes avec Vichy au nom d'un patriotisme parfois douteux, trop souvent inspiré par des arrière-pensées politiques.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avoir doublé le Sinäi, qu'une mer vide et sans limite qui nous renvoie la chaleur du soleil. Sitôt franchi le détroit de Bab-el-Mandeb, nous retrouvons l'air du large. L'océan Indien est nettement plus agité que la mer Rouge. Les vents constants entre l'Afrique et l'Inde ont favorisé de bonne heure les navigateurs arabes et le trafic d'esclaves entre Zanzibar, l'Arabie et les Indes. Pour nous, ils apportent simplement un peu de cette bienfaisante fraîcheur que nous avons laissée en Méditerranée.

De l'océan Indien à la mer de Chine. Arrivée au cap Saint-Jacques

Passé Aden encore britannique, nous mettons le cap sur Ceylan, ex-colonie britannique, indépendante depuis février 1948. Nous mouillons au large de Colombo, ce qui nous permet d'admirer les premiers « souffleurs », reconnaissables de loin au jet qui s'échappe de leurs éventails. Après les poissons volants de la mer Rouge, c'est un spectacle dont nous ne nous lassons pas. Puis nous nous dirigeons vers les détroits de Malacca et de Singapour, où nous rencontrerons les premières pirogues à balancier. Nous doublons Singapour qui restera colonie de la Couronne jusqu'en 1965, après avoir été prise, pendant la seconde guerre mondiale, par les Japonais qui s'empareront en même temps des 70 000 hommes de la garnison, militaires et civils confondus. Le film *Le pont de la rivière Kwai* peut donner une idée du sort tragique réservé aux militaires faits prisonniers. De même qu'Aden gardait la « Route des Indes » et s'opposait à la présence française à Djibouti, au débouché de la mer Rouge, de même Singapour gardait les détroits et s'opposait à la prédominance hollandaise dans les îles de la Sonde. Là où est la mer, il y a l'Angleterre.

Nous arrivons au cap Saint-Jacques le 7 juin. Nous sommes enfin en Indochine, à l'entrée du delta du Mékong, à quelques dizaines de kilomètres de Saïgon. C'est de là qu'arrive un officier de Légion pour nous demander dans quel régiment nous souhaiterions être affectés. Une telle sollicitude nous surprend agréablement. Tirat, Dupoux et moi n'hésitons pas une seconde. Nous demandons à être affectés au 3^e régiment étranger d'infanterie, le célèbre 3^e REI, le régiment à trois fourragères, le plus décoré de France. Nous n'avons pas choisi la facilité : notre régiment est cantonné le long de la Route coloniale n° 4 et de la frontière chinoise, au nord du Tonkin, entre Langson et Cao Bang, dans une zone de jungle et de montagnes qui se prête particulièrement à la guérilla. Notre chef de corps, le colonel Simon, a son PC à Cao Bang, au bout de la RC4. Nous devons nous présenter à lui pour savoir dans quel bataillon nous serons affectés. La grande aventure commence. Nous en avons rêvé.

1. Promotion Nouveau Bahut (1945-194

2. Bordel militaire de campagne, institution de l'armée d'Afrique.

CHAPITRE II

LIEUTENANT AU 3^E ÉTRANGER (juin 1949 – septembre 1950)

En route vers le PC du 3^e étranger

Quelques camarades nous quittent au cap Saint-Jacques. Quant à moi, toujours en compagnie de Michel Tirat et de Jean Dupoux, je reste à bord et poursuis ma route vers le nord.

Avant d'arriver au Tonkin, nous faisons escale à Tourane, en Annam. Nous y arrivons au petit matin, au lever du soleil, et je suis tout de suite séduit par la beauté de la baie, encadrée de calcaires couverts d'une végétation luxuriante où s'ébattent des singes, avec, en fond de tableau, la cordillère Annamitique aux tons bleutés, dont on peut, ce jour-là, apercevoir le fameux col des Nuages où se livreront encore de sanglants combats. Très vite, notre bateau est entouré d'une multitude de petites nacelles rondes flottantes, faites de fibres de bambou et pilotées par un seul individu, en général, une femme coiffée de son chapeau conique, parapluie ou parasol selon le cas, qui veut nous vendre fruits ou gâteaux de riz gluant empaquetés et ficelés dans des feuilles de bananier.

Découverte de la baie d'Ha-Long et de Haiphong

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pouvions jamais conserver plus de deux jours. « Comme en Russie », me dit-il. Grâce aussi à l'épaisse forêt toute proche qui nous fournira à volonté les troncs d'arbre nécessaires à nos constructions. J'imagine que les Russes construisant leurs *isbas* ou leurs premiers *kremlins* ne faisaient pas autrement. Ces aménagements qui améliorent les conditions de vie et de sécurité du poste me permettent d'imposer plus facilement une discipline individuelle et collective. J'exige que mes légionnaires se rasant tous les matins et qu'ils prennent soin de leurs effets. Les choses évoluent vite... Si bien que je peux me permettre, le dimanche, qui devient jour de repos, d'organiser la cérémonie des couleurs au pied d'un mât qui n'existait pas à mon arrivée, avec une garde en tenue de sortie. Véritable gageure tenue ! Je veille aussi à la propreté du poste pour éviter le retour des rats, que nous avons tués par dizaines, et fais disposer des paniers à ordures en plusieurs endroits. Je fais creuser de nouvelles feuillées entre haie de bambous et réseaux de barbelés, à vue de la sentinelle de jour et de nuit, et fais doubler les gardes nocturnes. Le moral du poste est de nouveau dans le vert. Tous ces hommes aux destins brisés par la dernière guerre et venus de tous les coins d'Europe se retrouvent ici, en pleine jungle, avec moi, jeune sous-lieutenant frais émoulu de nos écoles. Ils m'ont jaugé, jugé et accepté. Nous formons déjà un bloc que l'avenir se chargera de mettre à l'épreuve.

Attaque repoussée

Et quand, un jour de novembre, notre poste est attaqué, tout est en place et en condition pour repousser cette attaque sans une seule perte de notre côté grâce à une stricte discipline de feu et à l'action déterminante de Molino, mon tireur au fusil-

mitrailleur, qui stoppera l'élan des premiers assaillants déboulant sur la piste de Chine. Ce sera mon baptême du feu. Ce jour-là mes légionnaires ont compris que je serais toujours à leurs côtés en cas de coup dur. Il faut croire que même à la Légion, la tradition en ce domaine n'est pas toujours respectée. J'en aurai des exemples fâcheux quelques mois plus tard. Rien n'avait laissé présager cette attaque. Et cependant, la veille, en effectuant une patrouille de reconnaissance au fond d'un ravin boisé qui prenait la direction de la Chine, j'avais aperçu, sur le tronc lisse et sec d'un arbre qui enjambait le ruisseau, l'empreinte humide d'un pied nu. L'homme qui était passé là peu de minutes auparavant avait dû nous entendre et s'était enfui. Je compris par la suite qu'il ne pouvait s'agir que d'un éclaireur ennemi surpris par notre arrivée. Près d'un an plus tard, une autre trace de ce genre dans le sable de la route m'annoncera une attaque imminente et autrement plus meurtrière ! Je ferai part à mes chefs de mon appréhension mais personne ne me croira. L'attaque aura lieu le lendemain ! Sans le savoir, j'aurai ainsi fait l'expérience amère de la perception et de l'exploitation par l'autorité supérieure d'un renseignement qui dérange. Que de fois par la suite aurai-je l'occasion de me rappeler cette empreinte dans le sable !

Cette attaque ne durera que 24 heures. En fait, elle était destinée à « fixer » notre poste pendant que l'attaque principale se portait sur le poste voisin 41 ouest, situé de l'autre côté du Song-Ky-Kong, qui résistera et ne sera pas enlevé. Mais je n'oublierai pas que j'avais eu droit aux premiers obus tirés à partir d'un canon dont on n'avait encore jamais entendu parler sur la RC4.

Une préoccupation constante : le ravitaillement du

poste

Assurer la défense de mon poste, et nourrir mes hommes quand le convoi tarde à venir, restent mes préoccupations quotidiennes. La chasse s'avère peu rentable. Je manque le seul cerf qui gîte dans les parages de 41 est, et mes légionnaires en patrouille, surpris par le déboulé d'un couple de sangliers et de leurs marcassins, vident leurs chargeurs sans le moindre résultat. Inquiétant bilan ! L'achat d'un buffle aux habitants d'un village situé sur l'autre rive du Song-Ky-Kong s'avère plus rentable. Pendant plusieurs jours les quartiers de buffle seront fumés avant d'être pendus dans la cuisine au-dessus des marmites.

Reste la pêche. Mes partisans m'apprennent à barrer un ruisseau et à choisir les arbustes qui conviennent, dont les feuilles écrasées et mélangées à l'eau du ruisseau en amont du barrage, endorment les poissons et facilitent leur prise à la main...

La pêche dans le Song-Ky-Kong est beaucoup moins subtile : une ou deux grenades dans l'endroit le plus profond permettent de nous approvisionner pour plusieurs jours en poissons toutes catégories... et même en tortues d'eau dont une, particulièrement grande, que je vais chercher à la nage, me laboure la poitrine de ses longues griffes. Mes partisans en feront le soir même une soupe excellente qu'ils partageront avec moi.

Le passage du convoi mensuel est une fête. Les camions chinois s'arrêtent au pied du poste pour livrer les marchandises commandées. L'intendance livre le tonneau de vin réglementaire à mon caporal-chef ancien chargé des subsistances qui, aidé de deux légionnaires, s'emploie à le monter jusqu'au poste. La pente étant forte et longue, la chaleur lourde, il s'ensuit des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aisée car devant nous s'étend un glacis de rizières de plus d'un kilomètre qu'il est facile de battre avec des tirs rasants. Nous aménageons donc un emplacement enterré de sorte que la mitrailleuse posée sur son trépied arrive au ras du sol. Une tranchée en U autour du socle en terre sur lequel est posé la mitrailleuse, permet au tireur, au chargeur et au chef de pièce d'être à leur place dans les meilleures conditions de sécurité. L'expérience du sergent-chef Van Endern m'est très utile. Je m'instruis beaucoup auprès de lui, moi qui, dans nos écoles, n'ai appris qu'à creuser des trous individuels.

À la découverte du village et de ses habitants

Je profite de mes loisirs pour faire le tour des échoppes de la ville. Elles sont généralement tenues par des familles chinoises. Je me rappelle un vieillard décharné qui semblait centenaire et avait beaucoup de mal à s'éloigner de sa pipe d'opium. L'opium n'est un luxe ou un vice que dans les grandes fumeries de Saïgon ou de Cholon. Ici, il est aussi banal que peut l'être le haschich dans le Sud marocain.

Dans une salle attenante à l'une de ces échoppes, je découvre un tripot de *ba-quan*, le grand jeu chinois que je suis incapable de comprendre tant il paraît compliqué à mes yeux de profane et à mes oreilles qui n'entendent pas le chinois. L'ambiance, autour de la table, est bruyante et survoltée. On joue beaucoup d'argent. D'une mezzanine qui domine la table de jeu descendent, au bout de ficelles, de petits paniers remplis de billets. La passion du jeu est vraiment un point commun entre l'Orient et l'Extrême-Orient. Mais quand on y regarde d'un peu plus près, les Occidentaux ont aussi leurs jeux qui ne cessent de se multiplier. Longtemps réservé à l'aristocratie oisive et

fortunée, le jeu s'est démocratisé et popularisé sous la forme de jeux de hasard stupides, encouragés par l'État, au point que ce sont les moins fortunés et les plus incultes, c'est-à-dire les plus nombreux, qui s'y adonnent le plus. Mais n'est-ce pas le but recherché ? En offrant du rêve aux plus défavorisés, l'État remplit ses caisses à moindres frais et à moindres risques.

Le spectacle de la rue n'est pas moins intéressant. L'arracheur de dents et le coiffeur opèrent en plein air. Ils ont chacun leur place marquée par la chaise du patient, sur laquelle est posée une serviette de toilette. Un peu plus loin, c'est un buffle qu'on est en train de castrer. On l'a couché par terre, sur le flanc, et entravé. Il est maintenu par quatre gaillards. On glisse une brique sous ses testicules, et avec un coin en bois sur lequel on applique un violent coup de maillet on écrase ses canaux spermatiques. Le buffle tourne réellement de l'œil et perd connaissance, puis ne tarde pas à se relever et à repartir en titubant sous le regard des badauds qui s'écartent prudemment.

Ailleurs, c'est un jeune porc qui va être châtré. On l'a pendu par les pattes arrière contre une planche debout, et on lui ouvre le ventre pour en extraire les testicules. Puis on recoud. Il semble que l'animal se remette parfaitement de cette opération qui va lui permettre de prendre rapidement des kilos supplémentaires et d'augmenter ainsi sa valeur marchande.

Au bout de la rue principale, deux jeunes femmes annamites ont installé un restaurant. On y mange de délicieuses soupes chinoises. C'est le plat unique. La clientèle est exclusivement légionnaire. On prétend qu'il y a aussi une clientèle de nuit en quête de nourritures plus variées...

Un pari fou : déboiser la jungle en pleine saison

des pluies. Inondations...

Mon capitaine qui était à Berlin quelques semaines auparavant fait une fixation sur les sommets boisés qui entourent une partie de la plaine de That-Khê et qui pourraient permettre l'installation de « snipers » ou d'armes lourdes adverses. Nous nous rendons tous les jours dans cette jungle, pendant plusieurs semaines, armés de coupe-coupe et de haches pour défricher la jungle. Le résultat est décevant quoique prévisible. Les sommets sont bien vite encombrés d'un fouillis inextricable d'arbres et de lianes vivaces au milieu duquel la végétation repousse à vue d'œil, créant ainsi autant de caches et de points d'observation pour les reconnaissances ennemies. Le capitaine finira par renoncer moins par sagesse que par lassitude, gagné peut-être par le doute qui s'est emparé de ses légionnaires aguerris par de longs mois de vie dans la jungle.

La saison des pluies n'arrange rien. Les pluies succèdent aux orages. Tous les cours d'eau sont en crue et envahissent peu à peu la ville basse. Non loin de mon PC surélevé, j'observe une maison locale, aux murs en torchis, s'effondrer et se dissoudre dans une eau couleur de boue sur laquelle flottent toutes sortes de matériaux ou d'objets domestiques. Un gamin nu comme un ver et de la couleur de l'eau, en équilibre sur une porte qui lui sert de radeau, suivi par ses fidèles canards, cherche à assommer de son bâton un énorme rat qui nage désespérément vers la terre ferme. Seuls quelques buffles, leur tête noire émergeant de ce cloaque, l'air toujours aussi stupide et mauvais, paraissent prendre plaisir à ce bain de rizière un peu spécial.

Nuit sinistre au col de Déo-Cat

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vers midi, les tirs s'arrêtent. Mon capitaine sort de son trou et je lui fais mon rapport.

Déjà les morts et les blessés s'élèvent à plusieurs dizaines. Un obus de mortier est tombé sur l'emplacement à ciel ouvert du canon de 105. Les servants ont été tués et les gargousses de poudre stockées près du canon ont pris feu, brûlant gravement le lieutenant chef de pièce. Il y a tellement de blessés qu'on ne peut plus les soigner sérieusement. Je profite de ce répit pour aller à la soute à munitions et faire assurer les réapprovisionnements nécessaires. La soute est heureusement bien protégée sous une dalle de béton.

La section de l'adjudant Oelschlagel, vieux soldat loyal et courageux, est chargée de la défense du nord de la citadelle. C'est la partie la plus vulnérable, particulièrement le glacis le plus avancé qu'on appelle la « plage avant ». La partie sud de la citadelle est tenue par la section du lieutenant Tensorer. C'est le lieutenant le plus ancien. Dès 1940, il est passé en Angleterre pour rejoindre les cadets de la France libre. Il servait dans un régiment blindé au moment de sa désignation pour l'Indochine. Près de lui, se trouvent mon capitaine et le capitaine adjudant-major, commandant le point d'appui de Dong Khê, tous deux arrivés depuis peu de temps du 46^e régiment d'infanterie stationné à Berlin. Ces trois officiers ont été contre leur gré désignés pour l'Extrême-Orient et affectés d'office à la Légion pour combler les vides dus aux pertes au combat de plus en plus importantes. Ils se retrouvent regroupés au PC de la citadelle. Les légionnaires ne leur manifestent ni confiance, ni attachement exagérés.

Les tirs reprennent avant la nuit. Le piton nord est pris par les Viêts

En fin d'après-midi, les tirs ennemis reprennent tout d'un coup. Ils vont s'intensifier durant toute la nuit. Or la nuit tombe très vite, et les assauts vont commencer, par vagues successives. Ce sont d'abord les points d'appui tenus par la 5^e compagnie du capitaine Vollaire, en bas de la citadelle, qui subissent les premiers chocs. Mais d'autres assauts menacent la plage avant, auxquels la section Oelschlagel fait face avec succès. En même temps, les Viêts s'emparent d'un piton qui domine la citadelle, à moins de 300 mètres au nord. Et, de là, une arme automatique tire ses rafales dans l'embrasure du blockhaus. Les balles s'écrasent contre le tablier d'acier qui protège le tireur ou pénètrent en claquant dans le blockhaus pour aller se fichent dans les parois de troncs d'arbre. Deux légionnaires dont mon tireur, qui s'étaient mis à découvert un instant, sont tués auprès de moi. On repousse leurs cadavres sur le côté et on continue.

Je prends la place du tireur. J'ai très bien repéré les flammes qui sortent du canon du fusil-mitrailleur tirant dans notre direction, et je les centre parfaitement dans ma lunette de visée. L'arme automatique est rapidement réduite au silence... pour un temps.

*

17 SEPTEMBRE

Évacuation de la plage pendant la nuit

Vers le milieu de la nuit, la section Oelschlagel est débordée. Elle se replie vers mon blockhaus qui devient le pôle de résistance de la citadelle et l'objectif le plus visé par l'adversaire. Je fais tirer au mortier de 60 mm sur la plage avant pour protéger le repli de la section. Dès qu'elle a décroché, j'ouvre le feu au canon sur les bâtiments qui me cachent la plage avant et d'où partent des tirs d'armes automatiques. Les obus perforants sont parfaits pour ce travail. Le blockhaus a été construit sur une partie légèrement surélevée qui domine de plus d'un mètre la partie nord de la citadelle. Quelques marches permettent de passer de l'une à l'autre. Or c'est cet escalier qu'il faut emprunter pour se rendre à la soute à munitions. Il est maintenant directement sous le feu adverse. Mes légionnaires hésitent à s'y risquer pour aller chercher de nouveaux obus. J'en prends deux avec moi et nous bondissons vers la soute, d'où nous revenons aussi vite. Je me rends compte alors que je suis blessé aux deux jambes. Dans le feu de l'action, je n'avais rien senti.

Contre-attaque au lever du jour. Combats au corps-à-corps

Au lever du jour, appuyée par un feu nourri d'armes automatiques et du canon de 57, la section Oelschlagel regroupée repart à l'assaut de la plage avant, baïonnette au canon et reprend les positions qu'elle occupait au début de la nuit, au prix de combats au corps à corps d'une férocité inouïe. Curieusement, c'est moi qui lui donne ses ordres. Mon capitaine est invisible et introuvable. Le jour finit par se lever sur un paysage de ruines. Partout déjà l'odeur de la poudre et de la mort. Le ciel est clair. Tout le monde pense au parachutage à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE IV

QUATRE ANNÉES DE RÉÉDUCATION AU CAMP N° 1 (septembre 1950 – septembre 1954)

En route vers le PC viêt

Marche dans la nuit à la lueur des torches

Je marche vers l'est pendant des heures sur une piste inconnue tracée dans la jungle, à l'abri des reconnaissances aériennes, tandis qu'en sens inverse trotte sans bruit une file interminable de femmes de race thô, portant en direction de Dong Khê de lourdes charges de munitions et d'armes chinoises. C'est cela la logistique Viêt-minh inconnue de nos états-majors. Ces *coolies* embrigadés, plus ou moins volontaires, ont l'avantage sur nos GMC de pouvoir passer partout sans se faire remarquer par notre aviation de reconnaissance.

Mes légionnaires m'ont reconnu. Ils s'adressent à moi en me tutoyant, « pour qu'on ne sache pas que vous êtes un officier », me disent-ils. Je suis touché de cette marque de respect et d'affection.

La nuit venue, les *bo-doï* qui sont mêlés à nous, allument des torches de bambou et nous devenons un serpent lumineux ondulant dans l'obscurité, apparaissant et disparaissant au gré des contours de la piste et de la variété des reliefs. Je suis épuisé et commence à ressentir durement les effets de mes blessures.

Mon oreille gauche devient de plus en plus douloureuse et ma tête est remplie de bruits et de sifflements étranges. Je n'apprendrai que beaucoup plus tard qu'il s'agit d'acouphènes. Je n'ai pratiquement pas mangé depuis trois jours et j'ai très soif. Vers le milieu de la nuit, nous nous arrêtons dans un village et je m'écroule dans la première maison que l'on me désigne, à même le plancher de bambous. Je ne sais pas où je suis mais je sombre dans un sommeil qui a tout de la perte de connaissance.

Première rencontre avec un commissaire politique. Trahi par une femme !

Nous repartons de bon matin, après quelques heures de repos et un bol de riz accompagné d'un autre bol de thé. Vers midi, nous faisons halte dans une vaste caverne et sommes rassemblés en colonne par trois devant un cadre viêt qui a l'assurance de ceux qui envoient les autres au feu : c'est mon premier contact avec un commissaire politique. Il est accompagné d'une jeune femme que je reconnais. C'était la tenancière du BMC de Dong Khê que j'avais rencontrée lors d'une patrouille de service en ville dans son « établissement ». Elle en avait profité pour me faire des avances que j'avais déclinées. Je l'avais visiblement vexée et lui avais fait perdre la face. Et le moment est venu pour elle de se venger... dans l'espoir d'échapper à son sort de prisonnière traîtresse à son pays.

Je suis assis par terre au milieu de mes légionnaires. Je constate avec horreur qu'ils ne sont pas plus d'une trentaine. Mais où sont donc passés tous les autres ? Une seule réponse me vient à l'esprit : morts ou blessés intransportables. Le commissaire politique prend la parole : « Il y a un officier parmi

vous. Qui est-ce ? » Pas un seul légionnaire ne bouge ni ne parle. « Nous savons qu'il est parmi vous », poursuit le commissaire en se tournant vers la jeune femme et en échangeant quelques mots avec elle. Les légionnaires ne bronchent toujours pas, mais j'ai très bien compris qu'il était inutile de me cacher davantage, car cette femme semble prête à tout pour sauver sa peau dont je ne donne pas cher. Je me lève : « C'est moi. »

On me lie les mains derrière le dos et je pars, sous la garde d'un *bo-doï* armé, non sans avoir dit un au revoir à mes légionnaires émus et inquiets.

Retrouvailles avec le lieutenant Héry. Notre premier repas depuis trois jours

Je suis conduit dans un village proche où je retrouve le lieutenant Héry et trois de ses légionnaires qui viennent d'arriver. Ils ont tenté une sortie de la citadelle la veille au matin, mais se sont fait capturer aussitôt par les Viêts. Je demande des nouvelles des autres officiers. Ils ont quitté la citadelle ensemble, avant le lever du jour, avec une poignée de légionnaires, pendant que, sans le savoir, je couvrais leur fuite en continuant à tirer au canon sur les positions viêts. J'ai l'impression d'avoir été lâché et trahi par mes chefs. Eux-mêmes porteront cette honte durant tout le reste de leur vie qui sera brève. Car, ce jour-là, ils ont jeté le discrédit sur les défenseurs de Dong Khê qui n'ont jamais reçu les honneurs qu'ils méritaient. Tous les officiers n'en recevront pas moins la Légion d'honneur « pour faits de guerre exceptionnels », comme on a l'habitude de la donner aux officiers qui sont portés disparus au combat ou en service commandé. Simple décision administrative.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'ai beau protester de ma culpabilité, il ne veut rien entendre. Mais dans mon for intérieur, je sens monter en moi la honte. Je me demande aussi comment ce chef de camp connaît si bien mon CV... et celui de mes camarades.

Je suis néanmoins conduit chez le commissaire politique. Je suppose que c'est la voie hiérarchique normale. Et là, autre accueil et autre ton. « Oui, je crois que vous avez volé ce poulet. Vous vous êtes mal conduit envers le peuple vietnamien si bon qui vous loge et vous nourrit. Vous avez une mentalité de colonialiste et d'impérialiste. Vous serez puni pour cette faute ! » La haine se lit dans son regard. « Qu'avez-vous à me dire ? ». Je ne réponds pas.

Un moment plus tard, je suis conduit au pied de la maison où loge le chef de camp, devant l'étable à buffles. Le commissaire politique, en présence du chef de camp, lit mon acte d'accusation d'où il ressort que je me suis rendu coupable d'une faute grave à l'égard du peuple vietnamien et que je suis condamné à 24 heures d'enfermement avec le buffle, sans boire ni manger.

Le pire n'est jamais certain

Commence alors un tête-à-tête plutôt insolite avec cet animal rendu furieux par mon odeur de Blanc et heureusement attaché à un piquet par une corde passée dans ses naseaux. Je m'assieds sur un tronc d'arbre creux, contre un pilier de la maison, hors de portée du buffle qui ne cesse de tirer sur la corde dans ma direction en soufflant et en agitant la tête de façon menaçante. apparemment ma présence dans son domaine lui paraît déplacée. Je partage son opinion.

Il n'est pas loin de midi. J'ai du temps devant moi ! Je

constate avec soulagement que les porcs sont dans un enclos fermé. Dans l'espace réduit où je me trouve, entre porcs et buffle, se trouve un van mécanique destiné au décorticage du paddy. Les enveloppes de grains de riz mêlées à la paille forment un tas suffisamment douillet pour me donner l'idée d'y faire ma couche pour la nuit. En attendant, je réfléchis, assis sur mon tronc d'arbre. La différence de comportement à mon égard des officiers de l'armée populaire vietnamienne et des commissaires politiques, les *can-bô*, formés à la chinoise dans les écoles du Parti communiste, est déjà évidente. Les uns se battent pour leur indépendance, les autres, pour faire triompher la révolution dont ils espèrent être, d'ailleurs, les premiers bénéficiaires. Pour les uns nous sommes de simples soldats vaincus, pour les autres, des ennemis de classe et des colonialistes à rééduquer. Chez les premiers, un authentique patriotisme ; chez les seconds, une véritable haine de classe. Je m'étonne que personne ne nous ait parlé de ce genre de guerre d'un nouveau style. Mais, au fond qui pouvait la connaître ? J'ai l'impression de pénétrer un monde nouveau, de me trouver aux avant-postes d'une guerre inconnue de nos états-majors. Mais je hais déjà les commissaires politiques.

La nuit tombe très vite dans cette étable. Mais au travers des lattes du plancher, j'aperçois un peu de lumière qui filtre au-dessus de ma tête. C'est la lumière de l'âtre qui ne s'éteint jamais, près duquel est posée la marmite qui garde le riz au chaud pour toute la famille. J'ai faim et j'ai soif. Soudain, une trappe s'ouvre au-dessus de moi et un bras me tend une large *cai-bat* (un large bol) remplie de riz et de morceaux de viande, suivie, un instant plus tard, d'une théière brûlante et d'un verre. Cela fait plusieurs jours que je n'ai pas fait un repas pareil ! Un temps plus tard, la trappe s'ouvre de nouveau et le même bras me

fait signe qu'il veut récupérer sa vaisselle. Puis je reçois une cigarette, suivie aussitôt d'un tison pour l'allumer. Je commence à trouver ma prison plus vivable. Mais au moment où je commence à aménager mon emplacement pour dormir au pied du van, la trappe s'ouvre pour la troisième fois et le même bras anonyme et muet me tend une couverture. Je n'ose même pas dire merci, tant je crains de rompre ce silence. Mais je suis sûr que ces initiatives qui vont à l'encontre de la décision du commissaire politique ne peuvent émaner que du chef de camp. Je pense aussi, avec encore un peu plus de remord, qu'il est toujours persuadé de mon innocence. Une chose me paraît certaine : je ne volerai plus. Et ce n'est pas l'attitude méprisante et hostile du commissaire politique qui m'y encouragera, mais celle, si noble et si humaine, de ce chef de camp qui ne se comporte pas à mon égard comme un ennemi.

Adieu buffle, cochons, poulet !

Au lever du jour, je reçois par la voie habituelle une autre *caibat* de riz et un verre de thé qui sont prestement récupérés dès que je les ai vidés, en même temps que ma couverture. Ainsi ne subsiste plus dans l'étable aucune trace d'infractions aux ordres du commissaire politique. Mais cette fois, j'ai bien reconnu le chef de camp dans l'entrebâillement de la trappe.

En attendant l'heure de ma libération, je reprends ma place sur le tronc d'arbre. Et se produit alors un incident inimaginable. Un poulet, vraisemblablement chassé et blessé par quelque prisonnier maladroit dont l'estomac criait famine, et que mon exemple n'avait pas suffi à décourager, surgit dans l'étable, caquetant et battant des ailes, et vient se réfugier dans le tronc d'arbre creux sur lequel je suis assis. La surprise me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'habitant, toujours soucieux de ne pas attirer les mauvais esprits dans sa maison. Suprême délicatesse... J'entends mes camarades s'opposer énergiquement à mon transfert. Puis je me remets à délirer. Durant toute la nuit, je me vois gravir une montagne, mon lourd fardeau de bois mort sur le dos. Je veux arriver coûte que coûte au sommet que les arbres me cachent. Je ne veux pas m'arrêter pour souffler. J'ai réellement la sensation d'être dédoublé. Une partie de moi est en train de mourir. L'autre s'y refuse et lutte avec tout ce qui lui reste de forces. Je grimpe toujours et suis épuisé. Je grimpe encore, quand soudain j'arrive sur le sommet. Il est recouvert d'une herbe tendre et de fraîche rosée matinale. Je vois le soleil se lever et je me couche délicieusement sur cette herbe humide. Je suis arrivé. Ma fièvre est tombée au lever du septième jour. Je suis sauvé. J'ai gagné mon combat contre la mort. Yves de La Croix-Vaubois s'en tirera aussi. Nous sommes les deux seuls à avoir vaincu le typhus. Merci à mes camarades qui ont refusé mon transfert à la morgue ! Leur amitié était plus lucide que la science de nos médecins.

Morts du lieutenant Hippert et du lieutenant Béraud-Sudreau

Les jours qui suivent ont tout de la résurrection, mais je perds tous mes cheveux, et je n'y vois qu'au travers d'un brouillard. En l'espace de trois semaines je suis sur pied et demande à repartir en corvée de riz. Ma vue est redevenue normale et mes cheveux repousseront frisés comme ils ne l'ont jamais été pour le plus grand étonnement de mes compagnons.

Mais avant de repartir sur les pistes, j'assiste dans ses derniers moments Hippert, mon camarade légionnaire du 1^{er}

BEP. C'est un colosse que sa ration quotidienne de riz n'arrive pas à nourrir suffisamment. Déjà très affaibli, il est atteint d'une dysenterie bacillaire qui l'a complètement vidé en quelques jours. Il est déjà à la morgue. Je profite de ma convalescence pour m'occuper de lui avec mon camarade et ami Xavier de Villeneuve. Sentant la mort venir, Hippert, obsédé par les mouches qui flairent déjà le cadavre, nous demande de le laver complètement, de le raser et de le coiffer, ce que nous faisons du mieux possible, en pensant à la légende des trois cents Spartiates de Léonidas aux Thermopyles, qui se recoiffèrent avant d'affronter les Perses et de mourir. Il mourra dans la nuit. J'ai rarement vu une mort aussi digne. Mais je n'ai jamais oublié l'odeur putride, caractéristique de ce genre de maladie, qui se dégageait de ce corps agonisant déjà en décomposition. Elle me permettra de diagnostiquer ce mal chez un de mes voisins de « chambrée », Claude Béraud-Sudreau, qui s'éteindra à mes côtés et dont j'accueillerai la fille Hélène, devenue pharmacienne, plus de trente ans plus tard, dans les Laboratoires Servier. Elle n'avait jamais connu son père...

Mort du capitaine Cazaux. Arrivée du commissaire politique Ky-Thu

Puis vient le tour du capitaine Cazaux, commandant le 3^e BCCP, qui s'est fermement opposé à toute signature de manifeste et qui suscite l'admiration et l'affection de tous. Il meurt en quelques jours, probablement emporté par une dysenterie bacillaire. Mais avant de nous quitter, il nous demande d'accepter de signer les manifestes à peu près en ces termes : « Ce sera une manière de faire savoir à vos familles que vous êtes en vie, et plus vous serez nombreux à signer ces

manifestes, plus ils s'en trouveront discrédités. Ne faites pas comme moi. »

Il en est temps, car le nombre de décès ne cesse d'augmenter. Et c'est sans doute la cause du départ de notre chef de camp, gracieusement surnommé « le Rongeur », et son remplacement par un jeune *can-bô*, Ky-Thu, marxiste convaincu mais qui s'avèrera intelligent, honnête et soucieux de préserver la vie de ses otages.

Il crée un Comité de paix et de rapatriement (sous-entendu : du corps expéditionnaire français... et non pas des prisonniers français) dont la direction est confiée par voie de vote à deux de nos camarades, le capitaine Faugas et le lieutenant Beucler⁴, tous deux du 11^e tabor. Beucler est chargé en outre de l'organisation du travail des prisonniers, ce qui représente pour nous un progrès sensible. Nous approchons de l'autogestion !

Et, du jour au lendemain, tout le monde signe les manifestes dès lors rédigés par le Comité. Je ne sais si le commissaire politique est dupe ou s'il croit que notre niveau d'instruction politique s'est réellement amélioré, par suite d'un saut qualitatif brusque ou de son influence personnelle. En tout cas, très vite, nos conditions de vie vont s'améliorer, en commençant par notre alimentation. Nos rations de riz sont quotidiennement pesées en présence de notre responsable, ce qui ne suffira pas toujours à déjouer les mauvais tours de « l'intendant » viêt. Nos treillis militaires en loques sont remplacés par des vêtements de *nhà-quê* (« paysan ») du delta, c'est-à-dire, annamite et non thô. Leur couleur aubergine (*cunao*) les distingue tout à fait du bleu indigo porté par les populations locales. La façon en est très simple : une tunique courte sans col et un pantalon très large qu'on peut remonter en l'enroulant sur les cuisses pour travailler

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m'adresser la parole. Je trouve une astuce pour m'éloigner de la foule. Je me propose pour aider le chaman qui va partir avec le bébé dans un couffin afin de lui dénicher un lieu de sépulture ignoré de tous et si bien caché que le *ma-koui* ne retrouvera plus sa maison. Nous nous enfonçons dans la jungle en zigzaguant et en faisant plusieurs allers-retours pour égarer le mauvais esprit. J'avoue avoir été moi-même perdu au bout d'une heure. Mais tout en marchant, Menendez me raconte son histoire.

Il se déplaçait dans la région avec un groupe de légionnaires originaires des pays non communistes. Atteint d'une forte fièvre persistante, peut-être d'un typhus, il avait été laissé dans ce village jusqu'à guérison, sinon pour y mourir. Cela faisait plus de six mois qu'il était là, en excellents termes avec le chaman qui l'avait guéri et qui en avait fait son assistant. Sa seule préoccupation était de savoir combien de temps il allait continuer à jouer ce jeu-là.

Nous abandonnons le bébé près d'un ruisseau, dans un trou que le chaman recouvre de terre. Il n'est plus question de prières sur cette tombe pitoyable, presque honteuse... La première crue emportera le *ma-koui* avec l'enfant. Le chaman a fait son travail. Il va prendre part au repas de famille... avec Menendez.

Rencontre avec le chasseur de tigres

Je repars quelques jours plus tard avec mon groupe mais sans Menendez de plus en plus inquiet sur ses perspectives d'avenir... Il craint d'être devenu trop utile au chaman et d'être oublié dans ce coin de jungle où on l'a abandonné mourant.

En marchant vers le col de Léa, je rencontre un vieil homme dont le bras gauche est sérieusement mutilé. Il porte une pétoire

rafistolée avec des bouts de fil de fer. C'est un chasseur de tigres. Il prétend qu'il y en a beaucoup dans la région et convient que la vétusté de son arme l'oblige à prendre des risques. Son ton est amène et amical. Il plaisante et rit avec moi. Et je suis toujours surpris par l'affabilité de ces montagnards inconnus qu'il m'arrive de croiser sur les pistes, preuve que la propagande anticolonialiste a peu d'effet sur ces hommes qui s'étaient rangés du côté des Français, et que les rapports humains relèvent d'une alchimie qui ignore les idéologies et les frontières politiques.

Nous franchissons le col de Léa. Jusqu'ici les eaux de toutes les rivières rencontrées et traversées finissaient plus ou moins directement en Chine, dans le Yang-Tsé-Kiang. Après ce col, nous sommes dans le bassin du fleuve Rouge, c'est-à-dire qu'en nous laissant emporter par le courant de la première rivière venue, nous pourrions arriver à Hanoi en quelques jours... Mais c'est plus facile à imaginer qu'à faire et c'est compter sans les rapides de la rivière Claire. Quelques camarades tenteront l'aventure et seront repris un ou deux jours plus tard. Personne ne parviendra à s'évader du camp n° 1, situé toujours très en arrière des lignes françaises, et protégé par une forte densité de *zu-kich* (« guérilleros »), voire de simples *nhà-quê* (« paysans »), stimulés par l'appât de la récompense en cas de capture d'un *tu-binh* évadé.

Direction la rivière Claire. Rencontre émouvante avec un Man

Parvenus à la hauteur de Bac Kan, nous quittons la RC3 et prenons plein ouest, à travers un massif montagneux couvert d'une épaisse jungle. La saison des pluies est de nouveau là.

Cela fait plusieurs mois que nous marchons à raison d'étapes modestes d'une quinzaine de kilomètres car la fatigue se fait sentir durement pour quelques-uns. Maintenant que nous avons quitté la route plate, la piste de montagne sous la pluie devient difficile et pénible. Nos pieds nus, avec le temps, se sont habitués aux cailloux du chemin. La piste par temps sec est une gênerie car tous ceux qui l'empruntent la débarrassent de la plus petite pierre ou de la moindre ronce, tout en damant de leurs pas la terre argileuse qui devient au fil du temps un véritable tapis élastique. Mais quand il pleut, la piste qui monte ou qui descend prend des airs de toboggan pour ceux qui, comme nous, n'ont pas la chance d'avoir les orteils prenants. Je suis toujours stupéfait par la façon dont les *bo-doi* savent se servir de leurs pieds qui finissent par être aussi habiles que leurs mains. Voilà qui nous ramène à quelques millénaires en arrière. Et malheur à ceux qui, descendus de l'arbre, ne savent plus y remonter quand la nécessité les y pousse !

Les paysages que je traverse sont splendides. Une fois de plus, j'ai pris la tête de la colonne pour être le premier à les découvrir. À un moment notre piste surplombe une rivière dont les eaux sont encore si claires que l'on y voit passer de gros poissons. Nous montons toujours plus haut, au milieu d'une flore impressionnante par ses dimensions, sa densité et sa variété. La couleur verte domine très largement, mais ses nuances sont infinies. L'odeur de pourriture qui se dégage de la végétation en décomposition est partout perceptible. Parvenus à un col, la forêt fait place à de hautes herbes extrêmement coupantes qu'on appelle « herbes à éléphants ». Et là, je vois quelques paillotes d'où sort un homme, un Man apparemment, appartenant à une minorité montagnarde pro-française. Il s'avance vers moi avec des tasses de thé sur un plateau, signe

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

communisme aura triomphé et le monde vivra en paix. » J'avais compris depuis longtemps, et je ne puis m'empêcher de penser à nos généraux, tout droit débarqués de France, qui font une guerre classique à un ennemi de classe, dont ils ignorent les motivations profondes, les méthodes et les objectifs réels à long terme. Et je pense aussi à tous ces Français qui ne comprennent rien à la partie qui se joue si loin de chez eux.

Un jour, on requiert des volontaires pour aller dans un village voisin chercher du « matériel », sans autre précision. Je pars donc avec un petit nombre de camarades aussi intrigués que moi, espérant quand même qu'il s'agit des restes d'un précédent parachutage. Il ne s'agit en fait que de matériel cinématographique et de quelques bobines de films répartis dans des paniers. Je reviens au camp, chargé comme un coolie, avec mon balancier et ses deux charges de vingt kilos chacune. Cela fait longtemps que j'ai appris à trotter sur les pistes ou les diguettes avec un tel chargement et à faire pivoter mon balancier d'une épaule à l'autre en cours de route, sans interrompre la cadence. Car tout le secret de ce genre de transport consiste à mettre en phase le mouvement vertical et simultané des deux charges avec les pas du porteur. Il n'y a pas d'autres façons de procéder que de faire de petits pas rapides en rasant le sol pour éviter tout chaos intempestif. Et c'est ainsi qu'avec une poignée de camarades j'ai appris à transporter de lourds récipients remplis d'eau sans en répandre une goutte par terre. Mais il y a là encore un autre secret : il suffit de placer sur la surface de l'eau quelques larges feuilles pour la « solidifier » et empêcher ainsi les débordements en cours de transport.

Le retour de notre groupe est attendu avec une curiosité qui tourne vite à la déception. Ce qui ne nous empêche pas, le lendemain soir, d'assister à la projection d'un opéra chinois : *La*

filles aux cheveux blancs, dont le message idéologique nous échappe d'autant plus que les dialogues sont en chinois et que les voix de tête des acteurs (hommes ou femmes) finissent par nous agacer.

*

La chute de Diên Biên Phu. Arrivée de nouveaux prisonniers

Quelques jours plus tard arrivent les premiers officiers faits prisonniers à Diên Biên Phu. Par eux, nous apprenons enfin les détails de la nouvelle tragédie qui est en train de se jouer là-bas et les raisons de cette absurde implantation dans une cuvette dominée de partout par des lignes de hauteurs que les Français croient tenir parce qu'elles sont sous le feu de leur artillerie ! Il s'agit de « fixer » les forces du Viêt-minh et de les anéantir pour les empêcher d'atteindre le Laos. Mais nous apprenons en même temps qu'une conférence doit se tenir « prochainement » à Genève avec Mendès-France pour y décider des conditions d'un arrêt des hostilités...

La nouvelle de la chute de Diên Biên Phu nous est annoncée dès le 8 mai par Ky-Thu, sur un ton qui surprend par sa délicatesse. Ce n'est pas le commissaire politique triomphant, mais un soldat qui parle à d'autres soldats. Je n'ai pas oublié ce jour-là, tout en me disant que Ky-Thu avait sûrement reçu des instructions pour nous parler avec cette retenue. Une chose paraît certaine : la fin de nos malheurs approche. Et ceci peut expliquer cela.

Un mois plus tard, ce qui reste des officiers prisonniers à

Diên Biên Phu nous rejoint. Les voilà donc, les prisonniers fantômes pour lesquels nous avons construit tant de paillotes ! Les Viêts avaient parfaitement prévu et organisé leur victoire. Décidément le génie militaire n'était pas du côté de nos états-majors. Mais l'héroïsme sur le terrain, lui, était bien des deux côtés. La longue marche a épuisé les nouveaux venus. Beaucoup sont morts en route. La plupart sont blessés, encore « sonnés » par leurs durs combats, et les conditions humiliantes de leur capture. Leur moral est au plus bas. Leurs chefs ne sont pas avec eux. Ils ont été dirigés sur un autre camp pour leur éviter cette marche harassante de 400 kilomètres.

Tout d'abord logés chez l'habitant, de l'autre côté de la rivière, c'est là que je vais voir tous les jours mes compagnons nouveaux venus, en ma qualité toute récente de « responsable élu de l'organisation du travail pour les nouveaux prisonniers ». Je retrouve des camarades perdus de vue depuis des années. L'un d'eux était mon lieutenant ancien au 7^e tirailleurs algériens à Trèves, en 1947 ! Mon rôle consiste à faire bouger les plus valides pour les amener à prendre part aux activités du camp et à protéger les plus handicapés. Mais pour en arriver là, je dois leur expliquer que nous avons conquis petit à petit, en près de quatre ans, la liberté d'organiser notre existence quotidienne, et que toute activité physique, tant qu'elle n'est pas imposée par les Viêts, ne peut être que salutaire. Dans l'ensemble, ils n'en reviennent pas de voir le dynamisme de ces vétérans qui ont passé plusieurs années dans les camps au milieu de la jungle. Ils ont du mal à comprendre notre organisation et ne sont pas loin de penser que nous faisons le travail des Viêts. Ils comprennent vite quand je leur explique le prix que nous avons payé pour obtenir ce *modus vivendi* qui, finalement, arrange tout le monde. Je leur dis aussi que nous avons attendu un an pour commencer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ANNEXE I

Lettre de mon chef de corps à ma mère

La lettre qui suit – dont une certaine naïveté reflète par endroits la désinformation de nos troupes – a été envoyée à ma mère en novembre 1950, soit deux mois seulement après ma capture, par le capitaine Labaume, commandant mon bataillon.

Je garderai par la suite les excellentes relations que j'avais entretenues avec lui sur la RC4 et, à ma demande, servirai de nouveau sous ses ordres en 1959 et 1960, dans le Sud-Oranais et le Constantinois, comme commandant de compagnie au 30^e groupe de chasseurs portés.

Quelques années plus tard dans les Alpes où il commandait une unité alpine, le commandant Labaume quoiqu'excellent skieur, fut emporté par une coulée de neige sous les yeux de sa femme.

Avant l'Indochine, pendant la seconde guerre mondiale, il avait débarqué en Norvège à Narvik en 1940 avec la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère puis avait combattu en Libye contre l'Afrika Korps en 1943.

J'ai toujours regretté la disparition de cet officier dont j'avais éprouvé sur le terrain les grandes qualités d'honnêteté, de modestie et d'humanité que certains esprits superficiels et simplistes auraient pu prendre pour de la faiblesse. Ses brillants états de service le destinaient à des postes importants où je l'aurais certainement suivi. Ainsi le destin tient-il parfois à des rencontres qui se font ou se défont.

ANNEXE II

Une école française à Dong Khê

52 ans plus tard, grâce aux subventions de tous les anciens prisonniers du Viêt-minh et à l'action personnelle de mon camarade légionnaire, le colonel Jack Bonfils, une école française est née dans le village reconstruit de Dong Khê, sur le site même des sanglants combats qui avaient opposé Français et Vietnamiens en 1950, puis quelques années plus tard, Vietnamiens et Chinois.

Ainsi la vie a repris et continue dans cette cuvette perdue de la Haute Région, dont le sol a été imbibé de tant de sang généreux. Et c'est sans doute la réplique la plus intelligente et la plus humaine à la vanité de tous ces combats. Merci Jack !

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier plus particulièrement :

- le colonel René Cagnat pour m'avoir ouvert les portes des éditions Le Rocher, pour m'avoir fait partager son expérience d'écrivain et s'être proposé pour écrire la préface de mon livre ;
- le contrôleur général Daniel Hervouët, pour l'attention qu'il n'a pas cessé de me témoigner et ses conseils professionnels qui m'ont été très utiles ;
- le général Claude Ascensi et le général Jean-Pierre Jacob qui ont bien voulu assurer la relecture de mon manuscrit sans craindre de se montrer des correcteurs impitoyables et qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour assurer la diffusion de mon livre.

À chacun je dis ma reconnaissance pour l'aide qu'ils m'ont spontanément apportée et qui a beaucoup facilité la parution de cet ouvrage en même temps qu'elle a enrichi notre amitié.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

CHAPITRE PREMIER – DE SAINT-CYR À LA LÉGION
ÉTRANGÈRE

CHAPITRE II – LIEUTENANT AU 3^E ÉTRANGER
(juin 1949 – septembre 1950)

CHAPITRE III – CAMERONE À DONG KHÊ
(7 – 18 septembre 1950)

CHAPITRE IV – QUATRE ANNÉES DE RÉÉDUCATION AU
CAMP N° 1
(septembre 1950 – septembre 1954)

CHAPITRE V – LIBRE, ENFIN !
(28 août – 10 septembre 1954)

CONCLUSION

POSTFACE

QUELQUES RÉFLEXIONS

ANNEXE I

ANNEXE II

REMERCIEMENTS